

RIVAGES/NOIR

**MAURIZIO
DE GIOVANNI**



**L'ENFER DU
COMMISSAIRE
RICCIARDI**

Au beau milieu d'une canicule estivale, alors que Naples se prépare à célébrer la Madona del Carmine, un célèbre chirurgien est défenestré de son bureau. Pour le commissaire Ricciardi et le brigadier Maione, c'est le début d'une enquête qui les confrontera aux passions les plus torrides. Au fil des témoignages et des aveux, l'infidélité et l'amour se confondent au point de semer le doute dans l'âme des deux policiers, compromettant leurs propres tentatives sentimentales. Angéliques, infernales et passionnées, les notes d'une chanson napolitaine planent sur les destins de chacun, alors que tous risquent de basculer dans l'abîme. Car la chaleur, la vraie chaleur, vient de l'enfer.

Maurizio de Giovanni est né en 1958 à Naples, cadre de tous ses romans. Lauréat du prestigieux prix Scerbanenco, son œuvre a été traduite dans de nombreux pays et plusieurs fois adaptée pour la télévision. Après le cycle des Saisons, qui se déroule durant le fascisme, *L'Enfer du commissaire Ricciardi* poursuit le cycle des Fêtes.

« Le commissaire Ricciardi, avec ses yeux verts d'ange ou de démon, contraint à voir ce que les autres — les vivants — peuvent éviter, se meut sur les marges d'une frontière. Nous avons le privilège ou la malchance de partager ses visions ».

Donato Carrisi

Du même auteur
Chez le même éditeur

L'Hiver du commissaire Ricciardi
Le Printemps du commissaire Ricciardi
L'Été du commissaire Ricciardi
L'Automne du commissaire Ricciardi
Le Noël du commissaire Ricciardi
Les Pâques du commissaire Ricciardi

MAURIZIO DE GIOVANNI

**L'ENFER DU
COMMISSAIRE RICCIARDI**

Traduit de l'italien
par Odile Rousseau

Collection fondée par François Guérif

Rivages/noir

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Ouvrage publié sous la direction de François Guérif

Titre original :

In fondo al tuo cuore. Inferno per il commissario Ricciardi

Couverture : *L'ange relevé* © Zilda/ phto : Erwan Luhern

© 2014 by Maurizio de Giovanni, all rights reserved
Published by arrangement with The Italian Literary Agency

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2019,
pour la traduction française

ISBN : 978-2-7436-4777-3

Au grand cœur caché
de Paolo Repetti

1

Le professeur tombe.

Il tombe, et dans sa chute il écarte les bras comme s'il voulait étreindre la brûlante nuit d'été qui l'accueille.

Il tombe, et puisque le bref corps à corps qu'il a dû soutenir a vidé ses poumons, son corps lui impose le réflexe de respirer. Il sait pourtant que l'oxygène absorbé ne lui sera d'aucune utilité : celui-ci n'aura pas le temps de parvenir jusqu'à son sang.

Même son odorat ne pourra percevoir le parfum qu'exhalent les arbres et les fleurs des parterres, les cuisines du quartier, englués dans la chaleur comme dans une malédiction.

Il tombe, les yeux fermés, sans voir les lumières encore allumées dans les habitations. Malgré l'heure tardive, les occupants n'arrivent pas à dormir. Plus loin, au-delà des toits qui s'étalent jusqu'à la mer, il aperçoit les lumières des lampadaires de la grande avenue qui ceinture tout un réseau de ruelles.

Le professeur tombe et, pendant sa chute, ses pensées se brisent en mille petits morceaux, des éclairs de conscience qui ne donneront plus jamais naissance à une de ces phrases harmonieuses qui faisaient sa renommée dans les amphithéâtres

de la Faculté. Ils ressemblent aux fragments d'un miroir brisé, reflétant dans leur chute tout ce dont ils peuvent se saisir, et regrettant le temps où ils composaient à l'unisson une seule et belle image.

Un des fragments s'empare de l'amour.

S'il avait le temps de s'attarder sur ce sujet, le professeur réfléchirait sur la nature de l'amour. Il comprendrait qu'en vous détournant de vos habitudes il peut vous rendre ridicule ou illuminer votre vie. L'amour construit, l'amour détruit, dit le proverbe. Il peut même vous aider à vous envoler par la fenêtre.

Mais le professeur tombe, et quand on tombe, il faut se contenter de fragments de pensée. Alors, un esprit scientifique pourtant fécond accepte d'avoir peur de souffrir.

La douleur peut s'étudier, affirmerait le professeur, s'il en avait le temps et le loisir. C'est un symptôme, un signe de la complexité de la machine humaine qui ne fonctionne pas comme elle le devrait. Un signal, une sirène lumineuse qui réclame l'attention : vite, venez vite, quelque chose ne va pas. C'est le problème quand on doit soigner des enfants, dirait le professeur s'il n'était pas en train de tomber : ils ne savent pas dire où ils ont mal, ils ne savent pas ce qui leur arrive. Ils pleurent, ils se plaignent et le pauvre médecin face à ces petites créatures doit procéder à tâtons, les palper dans tous les sens, jusqu'à ce qu'un cri plus fort que les autres lui permette de comprendre. De l'eau, de l'eau, ça brûle.

S'il n'était pas en train de tomber à une vitesse vertigineuse, le professeur se dirait encore une fois que la vie est étrange : elle peut vous amener à faire profession d'activités qui ne vous intéressent pas. Lui n'a jamais supporté les enfants. Déjà, enfant, il ne se supportait pas lui-même, triste fils unique d'un commerçant de province affairiste et d'une institutrice grincheuse dont il fuyait les câlins mielleux. Mais de toute façon, se dirait-il en haussant les épaules, s'il n'était

pas en train de mouliner de ses deux bras l'air chaud du soir, puisque son métier est d'assister les femmes qui mettent les bébés au monde, il est bien obligé de s'occuper des bébés. Le professeur tombe. Et dans un éclair, il se rend compte que le temps lui est compté, même si la chute dure beaucoup plus longtemps qu'il ne s'y attendait.

Plus le temps de se remettre en forme, pour affronter le corps à corps qui a causé sa chute, l'a défenestré avec autant de facilité. Et dire qu'il était si fier de ses mains lisses de chirurgien, si différentes de celles, rugueuses, de tant de ses visiteurs qui venaient quémander des soins, les doigts crispés sur leur chapeau et les poches vides ; si fier même de ses chairs flasques et de son double menton, témoignages des dîners opulents et de ses relations haut placées qui rendaient jaloux ses médiocres collègues.

Quelques muscles plus toniques, toutefois, conservés grâce à la marche qu'il faisait jadis pour se rendre à l'hôpital, auraient peut-être pu le prémunir contre cette chute. Mais c'était avant l'acquisition de sa scintillante Fiat 521 C dotée d'un compteur de vitesse, d'une horloge, d'indicateurs d'huile et d'essence ainsi que d'une carrosserie bicolore noire et crème, qui fait son orgueil et qui assiste, parquée vingt-deux mètres plus bas, immobile et dans une totale indifférence, au vol plané de son propriétaire. Et peut-être que maintenant il aurait encore belle allure s'il ne se présentait pas chemise déchirée, bretelles détachées et lunettes dorées posées de travers sur son visage tordu.

Cependant, penserait le professeur si le temps de la chute n'était pas presque terminé, quel homme peut imaginer être soudainement agressé et devoir se défendre pour sauver sa vie lorsqu'il est tranquillement occupé dans son bureau à planifier les opérations du lendemain ? Il peut, à la limite, s'attendre à recevoir la visite d'un importun facile à renvoyer vertement, mais certainement pas à devoir affronter une bagarre à mains nues, si imprévue qu'il n'a pas eu l'idée d'appeler au secours.

Certes, à cette heure tardive, les services sont pratiquement déserts, mais un infirmier, un gardien, un assistant bien bâti aurait accouru à ses appels et lui, au lieu de se rapprocher du sol à une vitesse vertigineuse, serait encore en train d'achever son travail et s'apprêterait à porter plainte pour agression.

La dilatation du temps, lors des derniers instants de vie, est un phénomène étrange, penserait le professeur s'il survivait à sa chute. Il raconterait, en observant les fragments de pensée volant dans l'air, comment le cerveau se concentre sur un sujet, profitant de la merveilleuse rapidité que possède ce fantastique organe, pour sélectionner certaines associations d'idées. Il raconterait, le professeur, qu'il est faux de dire que la vie entière traverse l'esprit comme un éclair ; d'ailleurs, il n'y a aucune trace de sa femme et de son fils dans ses pensées qui explosent comme des feux d'artifice dans la nuit. Ni des nombreuses personnes qui, dans une chorégraphie débridée, animent la journée de travail de cet éminent titulaire d'une chaire de médecine. Activité qu'il déployait avec zèle et qui, par parenthèse, s'il l'avait prise avec plus de légèreté, lui permettrait d'être maintenant confortablement couché dans son lit, au lieu de voltiger dans les airs comme une chauve-souris.

Il y a, par contre, dans les yeux fermés et derrière la grimace qui attend l'impact, l'image vivante et joyeuse de Sisinella.

Sisinella, ses dents éclatantes et ses lèvres rouges légèrement boudeuses qui le rendent fou. Sisinella qui rit au vent en retenant son chapeau, tandis qu'ils filent à toute allure dans la belle décapotable qu'il a achetée à son intention. Sisinella qui le transporte dans un paradis intime, sur un majestueux lit de plumes livré par pas moins de quatre employés dans l'appartement tout neuf du Vomero. Sisinella qui lui fait vivre une vie de jeune homme, lui qui n'a jamais été jeune. Sisinella aux mains douces, Sisinella aux longues jambes, Sisinella à la peau de pêche. Sisinella.

Le professeur tombe. Et dans sa chute il pense avec regret au visage, à l'expression qu'elle aurait eue en ouvrant l'écrin trouvé sous son oreiller. Et quelle fête elle lui aurait donnée, excitée comme une gamine, les joues rouges comme après l'amour, son petit nez froncé par la joie et sa jeune poitrine tressaillant de plaisir. Et combien il aurait été récompensé pour ce cadeau. Quel dommage. Un vrai malheur.

Le professeur tombe, et la chute arrive à son terme. Et cet organe le plus extraordinaire de l'évolution, ce cerveau qui a produit tant de subtiles et de brillantes pensées, menant son titulaire au sommet de sa carrière, s'échappe presque intégralement de la boîte osseuse qui l'a contenu pendant plus de cinquante ans et qui maintenant se brise comme une coquille de noix au contact brutal du sol, à peine plus de deux secondes après que les pieds du professeur ont quitté le plancher, vingt-deux mètres plus haut.

En un ultime, immense éclair, le grand feu d'artifice s'éteint dans le souvenir d'un sourire à la fois lascif et enfantin.

2

Ils se retrouvaient au môle de l'Immacolatella, et ils n'avaient pas besoin de se donner rendez-vous. Ils se retrouvaient chaque fois qu'était annoncé le départ d'un paquebot, d'un de ces énormes navires à deux cheminées avec une sirène qui déchirait les oreilles et ébranlait la poitrine, si on se trouvait à proximité.

Ils se voyaient tard dans l'après-midi, lorsque lui en avait fini avec son travail d'apprenti, et elle avec les tâches ménagères ; quand son patron à lui dormait et ronflait bouche ouverte sur la chaise derrière son établi, l'haleine puant le vin, et que sa mère à elle se mettait à coudre, avant de l'appeler à nouveau, à grand renfort de cris, pour préparer le dîner.

Il avait douze ans mais en affichait bien une centaine dans le regard, les mains noires et abîmées qui apprenaient le métier, le corps maigre et nerveux enveloppé dans une veste usée et maintes fois retournée qui avait appartenu on ne sait plus à qui, on ne sait plus quand. Elle avait onze ans, mais une bonne centaine autour de sa bouche, serrée pour cacher sa fatigue et retenir ses larmes, le nez étroit sur des lèvres fines, les sourcils froncés sur sa détermination à survivre.

Il arrivait le premier, et il s'asseyait toujours au même endroit, au milieu des montagnes de câbles aussi larges que

son bras. Un poste d'observation choisi avec soin, à partir duquel on pouvait voir le navire et le môle, les embarcations qui chargeaient les caisses et les colis à emporter. Et ils s'imaginaient, *eux*, assis par terre ou allongés en train de dormir depuis la veille, dans l'attente d'un départ volontaire mais redouté, préparé des années durant, en mettant de l'argent de côté. Certains voyageurs dormaient, d'autres regardaient la mer comme s'ils ne l'avaient encore jamais vue, étriqués dans de vieux vêtements propres et repassés comme pour une fête. Et le paquebot ne bougeait pas, deux marins en faction sur la passerelle, dans un long moment en suspens, avant d'émettre le sifflement qui donnerait le signal de l'embarquement.

Le paquebot. Une bête noire, colossale, au ventre immense qui allait tout engloutir, bagages et passagers, sans rien laisser, si ce n'est un immense et effroyable vide.

Il l'entendit arriver, silencieuse et agile comme un chat errant, et s'accroupir derrière lui. Il ne se retourna pas et ne détacha pas son regard de la file des passagers prêts à affronter leur destin quelques dizaines de mètres plus loin. Il planait un silence irréel, tandis que le soleil se couchait en emplissant le ciel de juillet de flammes et de couleurs. Elle, elle regardait par-dessus son béret, la mer d'huile et les barques qui tournaient à la rame autour du grand navire comme des mouches autour d'un cheval.

« Qui sait où ils vont ? » murmura-t-elle.

Il haussa les épaules.

« En Amérique. Tu sais pas qu'ils vont en Amérique ? »

– Oui, en Amérique, répondit-elle en chuchotant comme s'ils étaient à l'église. Mais où ? Elle est grande, l'Amérique. Et puis, quand ils sont là-bas, qu'est-ce qu'ils font ? Où est-ce qu'ils vont ? Qu'est-ce qu'ils mangent ? Il y a des enfants, tu les vois. Il faut toujours les nourrir, sinon ils meurent. »

Il resta muet quelques instants, occupé à mâchonner un brin de paille.

« Pour commencer, ils vont à Palerme, en Sicile. Ils embarquent d'autres personnes, à peu près autant qu'ici. Le bateau, il vient de Gênes ; si tu regardes bien, il y a déjà du monde à bord, de temps en temps on aperçoit quelqu'un, tu vois ? Ceux de Gênes, ils se sont pris les meilleures places, et puis les Napolitains ils prennent celles qui restent. Et les Siciliens, ils auront qu'à se débrouiller.

– Mais comment tu sais tout ça ?

– C'est Gennarino qui me l'a dit. Son père, il charge les caisses à bord. Ceux qui partent lui donnent un pourboire pour qu'il fasse attention à rien casser. Il a un béret noir, tu le vois ? Au bout de la barque. »

Elle caressa doucement un cordage, comme si c'était un animal.

« C'est pas ça que je voulais savoir.

– Quoi, alors ?

– Je voulais dire... En fait, ils s'en vont. Ils reviendront plus. Et comment ils vont faire ? Quelle langue on parle, en Amérique ? Qu'est-ce qu'on mange ? »

Il explosa, agacé :

« Mais tu penses qu'à manger ! Ils s'en vont pour devenir riches, pour être à l'aise. Tu crois qu'on mange pas, en Amérique ? On mange sûrement plus qu'ici. Ce sont des pouilleux, des désespérés, ils pensent que ce qu'ils vont trouver, c'est toujours mieux que ce qu'ils laissent. Parce qu'ici ils laissent rien. Rien de rien. »

Elle ne réagit pas et continua à caresser le cordage. Un gros rat sortit son nez des rouleaux de câbles près desquels elle se tenait accroupie. Elle frappa du pied par terre et le rat s'enfuit à toute allure en faisant un léger couinement.

« Je pense pas toujours à manger. Je pense à ces enfants et

à ces femmes qui suivent leur mari, qui sait où. Et je pense à tous ceux qui restent là, à les regarder partir. »

Tout de suite derrière le groupe des voyageurs, il y avait un autre groupe : enfants, femmes, et surtout des vieux, vêtus d'une manière plus ordinaire. Parents, femmes et enfants qui attendraient, probablement en vain, que les émigrés leur envoient de l'argent afin qu'ils les rejoignent, ou bien que, déconfits, ils reviennent plus affamés qu'auparavant.

« Moi, je ne te laisserai jamais partir tout seul. Je viendrai avec toi. Ou tous les deux ensemble, ou aucun des deux. »

Il tourna légèrement la tête.

« Je suis en train d'apprendre un métier, dit-il gravement. Et je suis bon, tu le sais. Je travaillerai toujours, et nous ne manquerons pas d'argent. Si tu ne veux pas partir, nous ne partirons pas. »

Le silence fut brisé par un bref hurlement de sirène. Un des deux marins donna un coup de sifflet, et tous ceux qui étaient en train de dormir se levèrent brusquement.

Un enfant éclata en sanglots ; sa mère le prit dans ses bras. Une vieille femme, parmi ceux qui restaient, se couvrit la face de son tablier. De loin on n'entendait pas les pleurs, mais on voyait des épaules tressaillir.

Il poursuivit :

« Mais, t'avais pas envie de partir ? Pour voir comment c'est, l'Amérique ? Pour voir si on est capables, nous aussi, de vivre au milieu des Indiens ? On dit que c'est le plus grand pays du monde et qu'il y a des animaux étranges que personne n'a jamais vus. »

Le soleil tombait rapidement, mais l'air ne fraîchissait pas. Elle essuya une goutte de sueur.

« Non, je veux rester chez moi. Ce sont les gens faibles qui partent, ceux qui s'en sortent pas. Moi j'y arriverai. Je veux y arriver. »

Il se tut. Il cracha son brin de paille et ramassa un caillou.

« Et alors, pourquoi est-ce que tu viens ici quand partent les bateaux ? Si tu veux pas partir, pourquoi est-ce que tu viens ici ?

– Parce que tu viens, toi. Parce que je sais que ça te plaît.

– Uniquement pour ça ? »

Un homme et une femme s’embrassaient au pied de la passerelle. Ils ne pleuraient pas, ils n’échangeaient pas de paroles tendres ou rassurantes. Ils s’étreignaient avec force et désespoir.

Elle lui murmura :

« Non. Pas seulement pour ça. Mais pour me rappeler que je ne dois pas partir pour chercher de quoi manger. Que je serai bien ici, dans ma maison, à ma place. Parce que je ne suis pas faible et que j’y arriverai. »

C’était encore une petite fille et elle avait parlé si bas qu’il était impossible de comprendre ces mots singuliers ; mais il se retourna pour la regarder comme si elle lui avait hurlé dans les oreilles.

« Si deux personnes s’entendent bien, si elles s’aiment, si elles forment une famille, alors n’importe quel endroit leur ira. Pas besoin de se battre pour ça, non ? On va où on se trouve le mieux, c’est tout. »

Elle ne répondit rien ; elle continua à fixer, sans expression, le couple qui s’embrassait en silence et le flanc sombre du navire qui leur servait de toile de fond.

« Je serai heureuse », murmura-t-elle. Et elle commença à faire signe lentement mais fermement qu’il en serait ainsi, comme si elle était en train d’écouter une voix qui, de l’intérieur, lui suggérait le moyen d’y parvenir. « Je serai heureuse. Je sais que je le serai. Je l’ai écrit au fond de mon cœur. »

3

Je serai heureuse, pensa Enrica. Je serai heureuse.

L'air dans la cabine du bateau à moteur était irrespirable et elle était sortie sur le pont. Le vent chaud, cependant, ne lui apportait pas un grand soulagement, et l'odeur du mazout mêlée au roulis lui donnait la nausée ; pour la énième fois, elle se demanda si elle avait eu raison d'entreprendre ce voyage.

Je serai heureuse, se répéta-t-elle avec obstination. Elle le murmura sans s'en apercevoir, et une femme grasse au teint terreux la regarda avec curiosité.

Ces derniers mois n'avaient pas été faciles. Elle avait dû vaincre sa réserve naturelle pour bâtir, soigneusement et patiemment, une relation d'amitié avec Rosa, la gouvernante de l'homme dont elle était amoureuse.

Amoureuse ? Oui, sans doute. Elle en était plus que certaine. Parce que l'amour, réfléchissait Enrica, est un phénomène physique plus que spirituel. On le mesure avec le cœur qui s'affole quand l'autre pose son regard sur toi, et encore plus, lorsque tu vois pointer dans ses yeux une lueur de tendresse. L'amour, c'est la chaleur qui apparaît sur ton visage à l'idée d'approcher tes lèvres des siennes. L'amour, c'est l'estomac qui se noue lorsque tu aperçois sa silhouette à la fenêtre, les soirs d'hiver, de l'autre côté de la rue et à travers la pluie.

L'amour est un phénomène physique. Et elle, elle est amoureuse.

L'absurdité était qu'elle avait toujours senti, dans son cœur, sa peau, son ventre, que lui aussi l'aimait. Et que durant les longs mois où il l'avait observée par la fenêtre et qu'elle avait attendu un geste, une parole, elle s'était demandé pourquoi il ne se manifestait pas. Y avait-il une autre femme ?

Le seul moyen de le savoir était de parler avec la personne qui vivait auprès de lui, et cette personne était justement sa vieille tata, une femme simple, brusque, mais seulement en apparence, qui avait accueilli avec pragmatisme la tentative désespérée d'Enrica, en lui disant combien elle désirait que la chose se concrétise, et rapidement, parce qu'elle se sentait à bout de forces et qu'elle avait peur de le laisser seul lorsqu'elle ne serait plus là.

Maintenant, sur le pont du bateau, tandis qu'elle tenait son petit chapeau de sa main gantée et pressait un mouchoir parfumé sous son nez, Enrica essayait de se rappeler l'enthousiasme et l'agitation qu'elle avait éprouvés en pénétrant chez lui. À Pâques, il lui avait semblé possible de faire tomber les barrières qui se dressaient entre eux, et de conquérir, avec le calme et la détermination qui la caractérisaient, la place qu'elle désirait, aux côtés du compagnon qu'elle avait choisi en silence, dans le secret de sa chambre, lisant et relisant la première lettre embarrassée qu'il lui avait envoyée et dans laquelle il lui demandait l'autorisation de la saluer lorsqu'il la croisait.

Elle avait cuisiné pour lui. Rosa et elle avaient organisé un dîner avec les plats qu'il aimait. Elle avait choisi ses vêtements, un parfum, une paire de chaussures. Elle avait même réfléchi aux sujets de conversation qu'ils auraient pu aborder. Elle était prête ; elle se sentait la femme qu'elle voulait être.

Elle ravala le sanglot qui lui montait à la gorge. Elle éprouvait de la compassion pour elle-même au souvenir de cette

soirée. Il n'était pas venu et elle était restée assise, droite et silencieuse, face à une Rosa mal à l'aise qui la regardait tristement depuis le seuil de la cuisine, sans savoir quoi dire. Pour finir, Enrica s'était levée et était rentrée chez elle. Plus tard, lorsque l'angoisse d'un accident avait succédé à la mortification, la laissant debout à la fenêtre, elle avait entendu une voiture s'arrêter devant le portail et l'avait vu descendre après que le chauffeur lui eut ouvert la portière ; elle avait distingué une silhouette dans l'habitacle du véhicule d'où avait jailli, dans le silence de la nuit, un rire de femme. Cette femme.

C'est alors qu'elle avait décidé d'être heureuse, malgré lui.

S'il préférait l'autre, elle ne pouvait pas l'en blâmer. Elle l'avait vue un jour au Grand Café Gambinus, et il lui avait été impossible de ne pas reconnaître sa beauté, sa classe, son élégance. Rosa lui avait confié d'un ton dédaigneux qu'elle n'était pas un parti recommandable, une de ces femmes qui fument en public et font la coquette, mais elle était bien consciente de la difficulté pour une simple petite maîtresse d'école de rivaliser avec pareille séductrice.

Sa mère – qui ne manquait jamais une occasion de lui rappeler qu'une jeune fille, à vingt-quatre ans révolus, pouvait officiellement se déclarer vieille fille, que sa jeune sœur était mariée depuis plus de deux ans et avait déjà un enfant, tandis qu'elle semblait désormais condamnée à rester seule – la regardait avec une inquiétude croissante, et cela la démoralisait de façon insupportable, maintenant qu'elle ne cultivait plus le doux secret d'un sentiment qu'elle croyait réciproque. Son père, si semblable à elle par son caractère, calme et doucement résolu, comprenait qu'en lui parlant il risquait seulement d'accroître sa peine ; c'est pourquoi il l'observait en cachette, partageant avec empathie et impuissance la mélancolie qui filtrait de son visage.

Tout en mettant ses lunettes à l'abri des embruns, Enrica se dit que oui, elle avait pris la bonne décision. Elle n'avait pas

le courage d'affronter un long été à baisser la tête lorsqu'elle passait près de sa fenêtre, à s'efforcer de ne pas regarder de l'autre côté de la rue pendant qu'elle donnait des leçons à ses élèves, à chercher à éviter des rencontres peu agréables avec Rosa en faisant des courses dans le quartier. Que pouvait-elle lui dire ? Qu'elle ne se sentait pas capable de se battre pour vaincre ? Qu'elle ne possédait pas les armes de la séduction, qui semblaient rendre l'autre si experte ? Qu'elle était lâche et résignée au point d'abandonner la lutte pour ne plus souffrir ?

C'est ainsi qu'elle était allée à l'Institut où elle avait obtenu son diplôme pour demander si on n'avait pas besoin, quelque part, d'une enseignante. Elle fuyait ? Oui, elle fuyait. Loin de lui. Loin d'elle-même. Loin de ce qu'elle avait espéré et qui n'était pas arrivé. Loin de la vie stagnante dont elle n'avait pas été capable de s'échapper.

Elle y avait longuement réfléchi, et cela lui avait paru une bonne solution. On les appelait les « colonies climatiques temporaires » ; elles avaient pour but de prévenir la tuberculose, une des plaies qui menaçaient la santé des enfants. Donnez à la mer un enfant malade et la mer vous rendra un enfant en bonne santé, disait le slogan. Était-ce vrai ? De toute façon c'était une manière d'offrir du bon air à qui ne pouvait pas se le permettre, et pour *l'Opera nazionale Balilla* l'occasion de faire du prosélytisme estival. La directrice de l'Institut, qui se souvenait d'Enrica comme de la meilleure de ses propres élèves, lui avait promis, en l'embrassant, de la mettre à la première place en cas de désistement, et quelques jours plus tard, l'avait fait appeler.

Le père avait élevé quelques protestations ; il préférait la garder auprès de lui. Mais la mère l'avait soutenue, espérant qu'un nouvel environnement lui offre l'opportunité de se faire des relations.

Enrica se trouvait ainsi à bord du bateau qui l'emmenait à Ischia, pour rejoindre une colonie d'été et remplacer une

enseignante qui s'était scandaleusement retrouvée enceinte sans être mariée. Il lui semblait que le destin appuyait sa décision de s'éloigner de ces yeux verts et douloureux qui lui apparaissaient en rêve chaque nuit, quand, après s'être retournée dans son lit pendant des heures, elle réussissait enfin à trouver le sommeil.

Elle cligna des yeux dans le soleil, déglutit et chercha à se distraire avec le panorama. Elle reconnut Pizzofalcone, la chartreuse San Martino, le château Saint-Elme qui dominaient la verte colline ; et sur le *lungomare*, les belles façades des *palazzi* de Santa Lucia et le Castel dell'Ovo qui s'étendait sur la mer comme un doigt de pierre. Plus loin, Posilippo se précipitait dans le bleu du golfe, courtisé par une centaine de barques qui rentraient d'une nuit de pêche. La ville, si trompeuse et si brûlante, gagnait grâce à cette perspective une beauté émouvante qui inspirait la nostalgie ; Enrica se demanda quels devaient être les sentiments de ceux qui, contraints à l'exil, regardaient ce spectacle avec la presque certitude de ne plus jamais le revoir.

Un nœud d'angoisse lui serra la gorge. La dame au teint terreux, qui se battait contre une grande envie de vomir, trouva la force de lui demander si elle se sentait bien. Enrica acquiesça avec un sourire forcé, puis se tourna vers la mer pour cacher le ruisseau de larmes qui débordait de ses yeux.

Je serai heureuse, se répéta-t-elle. Je serai heureuse.

Et elle pleura en silence.

4

Une fois l'an, dans cette ville, arrive la chaleur, une vraie chaleur.

Bien sûr, ceux qui disent que les périodes durant lesquelles la température est trop élevée sont d'autant plus nombreux qu'ici, il ne fait jamais froid. Ce qui n'est pas tout à fait vrai. Et certains disent que souvent, même hors saison, le vent du sud apporte un air venu d'Afrique qui rend les gens fous, les contraignant à des gestes, des mots et des pensées inimaginables à d'autres moments. Et cela peut se produire. Mais la chaleur, la vraie chaleur, n'arrive qu'une fois l'an.

Ce n'est pas une surprise. On l'attend depuis la fin du printemps, quand le parfum des fleurs se répand et que les cravates se desserrent sous le soleil, quand il devient plus agréable de s'arrêter bavarder dans la rue ou par les fenêtres ouvertes, d'un côté à l'autre des ruelles étroites du centre. Voilà la chaleur, clament alors les ménagères en étendant gaiement leurs draps sur les cordes qui relient les balcons de deux immeubles en vis-à-vis ; elles le disent en échangeant des sourires, mais leurs voix laissent paraître une légère inquiétude. Parce qu'elles savent que la chaleur, la vraie, est une affaire sérieuse et terrible.

La chaleur, la vraie chaleur, ne survient pas à l'improviste. Elle a ses repères fixes et se meut comme une flotte militaire paradant sur la mer. Elle se fait annoncer par quelques nuages, et même parfois par une ondée soudaine, juste pour tromper son monde et faire diversion avant l'attaque décisive. Les chiens reniflent l'air, certains émettent un jappement inquiet. Les vieux soupirent.

Une nuit survient qui, contrairement à l'habitude, n'apporte pas le rafraîchissement souhaité, et c'est là le signal. Les hommes tournent dans leur maison en cherchant vainement à ouvrir les fenêtres qui permettront à l'air de circuler. Les jeunes mères surveillent le sommeil de leurs bébés, incapables de libérer leur esprit des histoires de nourrissons retrouvés morts, à l'aube, dans leur berceau.

Le premier jour de chaleur, le soleil fait une apparition redoutée. Il entre dans le ciel comme un navire de guerre dans un port, menaçant et flamboyant. Il ne fera pas de quartier. Il prend par surprise les marchands ambulants déjà en route, qui se retrouvent tout de suite trempés de sueur sous le poids de marchandises qu'ils s'efforceront de rendre malgré tout présentables et attirantes, même si elles sont périssables. Mais sans grand succès : tout semblera flétri, vieux et laid. Comme les vendeurs eux-mêmes, occupés à attirer à grand renfort de cris rauques l'attention des femmes qui se gardent bien de s'aventurer sur leurs balcons. C'est pire encore pour les commerçants qui attendent anxieusement le chaland, immobiles sur le seuil de leur boutique dont l'intérieur devient vite intenable s'il n'est pas pourvu de ventilateur.

Les églises tirent leur épingle du jeu grâce à la fraîcheur de leurs nefs. Elles sont rapidement envahies par les bigotes et tous ceux qui, à d'autres périodes de l'année, sont plus occupés à pécher qu'à se racheter. Armées de linges humides, les femmes soulagent leurs plus jeunes enfants et les gardent à l'ombre ; pour les plus grands, elles préparent un baquet

d'eau froide qui se réchauffera rapidement mais qui aura au moins le mérite de les amuser, au milieu des cris et des éclaboussures.

Dès les premières heures du matin, le bord de mer est envahi mais rien ne semble bouger. Parce que la chaleur, la vraie, est une dimension à part dans laquelle le temps se dilate. Les mots et les bruits changent et les idées prennent un autre cours quand il fait véritablement chaud. Les garçons ne s'amuse plus à tirer la corde, les filles ne se promènent plus deux par deux sur la rive, exhibant leurs gracieux petits chapeaux ou leurs costumes de bain à rayures, ornés d'une fausse ceinture, et qui laissent la moitié de leurs cuisses découverte ; sur les pontons, finis les audacieux plongeurs. Il fait trop chaud pour s'agiter dans une mer qui a vite fait de ne plus rafraîchir. On aime mieux faire trempette comme des morses, et bavarder tranquillement en mettant de temps à autre la tête sous l'eau. Et les hommes bien en chair, qui discutent affaires et politique allongés sur le brise-vague ou qui lisent, à moitié endormis, les quotidiens du matin, ressemblent à des baleines échouées.

Au fur et à mesure que les heures passent, le soleil se fait toujours plus féroce. Les sujets de conversation habituels – les nouvelles du jour, les chiffres du loto, la crise économique américaine d'il y a quelques années et la dépression qui s'ensuivit, racontée dans les lettres apocalyptiques de parents émigrés – sont balayés par la chaleur, la vraie chaleur. On se regarde, pâle et souffrant, d'un côté à l'autre de la rue, on échange un lent signe de la main, on mime avec les lèvres deux mots de circonstance – « Quelle chaleur, quelle chaleur ! » – et on poursuit son chemin en traînant les pieds. On se donne rendez-vous dans les galeries, presque abandonnées à cause de leurs voûtes vitrées, à la recherche d'une ombre humide et peu plaisante, et on échange des pronostics sur la durée de cette situation.

Des anecdotes spécifiques fleurissent : mon vieux, cette nuit pour trouver un peu de fraîcheur, je me suis couché par terre ; figure-toi que moi, je me suis mis sur le balcon en caleçon et en maillot de corps, et que les moustiques m'ont dévoré, regarde un peu ces piqûres sur mes bras. Les canotiers servent d'éventail, et les jeunes hommes aux chaussures bicolores évaluent à la baisse les jeunes filles qui passent lentement, pour s'épargner l'effort d'une conversation. Les hommes trop gros et les matrones regrettent, à l'occasion de la chaleur, de la vraie chaleur, le temps lointain où ils marchaient légers, effleurant le sol sur l'aile d'une jeunesse perdue, mais se réjouissent d'avoir moins d'appétit, tandis qu'ils avalent leur quatrième glace de la journée pour s'humidifier et se rafraîchir la gorge.

Les tables à la terrasse des cafés, protégées par de larges stores blancs, sont l'enjeu de duels grossiers et les vainqueurs s'attardent, absorbant leur boisson à petites gorgées, tandis que ceux qui attendent que leur place se libère les observent avec une hargne mal dissimulée, leur souhaitant la pire des morts. Les cochers se disputent l'ombre des *palazzi* de la place pour stationner et s'endorment sur leur siège, bouche ouverte, le chapeau sur les yeux.

Les trams ferrailant vers les collines et vers la mer sont remplis de familles à la recherche d'une hypothétique fraîcheur. À l'intérieur, où règne une odeur fétide de transpiration, les passagers envient la liberté des *scugnizzi*¹ qui, suspendus en grappes aux rambardes extérieures, profitent d'une promenade gratuite, nus et noirs comme des Africains, chahuteurs et gais comme des pailleuses. De temps à autre, le conducteur arrête la voiture et descend, à court de souffle, pour les chasser ; ils s'égaillent alors comme un vol

1. Gamins des rues de Naples (*toutes les notes sont de la traductrice*).

d'hirondelles, riant à ses menaces, l'insultant, pour revenir aussitôt à l'assaut de la voiture prête à repartir.

Quand arrive la chaleur, la vraie chaleur, un voile de silence et d'inquiétude tombe sur la ville parce que tout le monde est persuadé qu'elle ne finira jamais. Chaque vêtement, même le plus léger, pèse comme une couverture de laine, et des auréoles sombres imprègnent de sueur l'étoffe autour des aisselles et sur le torse. Contraints à porter veste et cravate, les employés en service pensent en montant et en descendant les escaliers qu'ils devront faire nettoyer leurs vêtements plus tôt que prévu et soupirent en songeant au coût de l'opération, tandis que les jeunes filles en âge de se marier espacent leurs sorties pour garder plus longtemps intacte leur mise en plis faite par la coiffeuse à domicile.

Du haut des balcons, on observe la rue pour voir apparaître le marchand de glace qui signale sa présence par un cri. Il la vend plus cher que d'habitude et des protestations vont s'élever, mais celui qui en a les moyens ne se privera pas de ce bloc glacé auquel il va confier l'espoir que, tôt ou tard, cette chaleur, cette vraie chaleur, finisse. On ne négocie pas avec le marchand de glace comme avec les autres ambulants. D'ailleurs, on ne peut même pas parler de négociations ; il connaît les désirs du client et il ne s'arrête qu'après avoir entendu le cliquetis de la monnaie. Cette halte contribue à la fonte de l'or blanc qu'il promène dans sa charrette, enveloppé dans des couvertures et des chiffons. Une fois reçu le montant demandé, il sort le bloc avec un gant de fer et sous le regard fasciné des gamins, il en taille un morceau à l'aide d'un couteau noir et crochu, tandis que quelques *scugnizzi* ramassent triomphalement les débris tombés à terre. Compte tenu du poids de la glace, il ne sera pas possible aux habitants des étages supérieurs de faire descendre les paniers au bout d'une corde pour y mettre le produit convoité, comme on le fait pour les fruits et les légumes, mais la remontée chez soi

par les escaliers sombres et raides sera plus agréable avec ce fardeau dans les bras.

La chaleur, la vraie, ne dure pas longtemps et, sauf exception, ces quelques jours arrivent entre le début et le milieu du mois de juillet. Des jours sans pluie et sans repos, soumis à une lumière violente rendue laiteuse par la présence d'un voile de vapeur stagnant comme une menace au-dessus de la ville. Journées durant lesquelles les personnes âgées s'enferment dans le silence, les yeux dans le vide, rien à raconter, pas de plainte sur les mille petites douleurs quotidiennes, oubliées les critiques acerbes sur les voisins ou les connaissances de la ruelle. Seul commentaire sonore, une respiration haletante presque lugubre ; pas même de réponse par monosyllabe aux questions des enfants inquiets qui demandent des nouvelles.

La chaleur, la vraie chaleur, s'insinue à travers les pores de la peau et pénètre les recoins de l'âme où se conservent les souvenirs, et les anciens sont ceux qui en possèdent le plus. Ils se retrouvent face aux événements des étés passés, aux visages souriants et aux chansons d'amour oubliées, aux promenades le long d'une mer jadis encore plus bleue. Des grands-mères édentées redeviennent, avec la vraie chaleur, des danseuses de tarentelle au cours d'anciennes fêtes, attendant d'être invitées par le garçon aimé, dans la pénombre d'un portail accueillant comme une alcôve, et des grands-pères condamnés depuis des années à rester assis se retrouvent à nouveau jeunes pêcheurs, en galante compagnie, sous une lune plus cuisante que le soleil. La chaleur, la vraie, sait être lâche et sournoise et s'en prend aux plus faibles en profitant de leur nostalgie.

La chaleur, la vraie chaleur, ne dure que quelques jours. Mais durant ces jours-là, l'atmosphère change et la ville devient un autre lieu. Elle a le goût de la glace et l'odeur de la mer, mais elle peut aussi avoir la couleur sombre de la mort.

La chaleur, la vraie chaleur, vient de l'enfer.

5

Plus que vingt pas et il allait le voir. À trente mètres à peine, juste après avoir dépassé l'angle. Il poussa un soupir et pressa le pas.

Quand il le pouvait, et si cela ne le retardait pas trop, il changeait de trajet ; et s'il ne pouvait pas faire autrement, il marchait le plus rapidement possible pour abréger le temps de l'inévitable rencontre. Le moment où les doigts glacés de la souffrance allaient lui traverser la peau et lui empoigner le cœur.

Arrivé à proximité de l'endroit fatidique, il baissa les yeux ; les mains dans les poches de son pantalon, une veste légère ouverte sur une chemise blanche, un fin ruban sombre fixé à hauteur d'estomac par une pince à cravate en or, seule concession à une élégance décontractée. S'il avait porté un chapeau, il aurait ressemblé à tous les employés et hommes d'affaires circulant dans les rues du centre, obligés par leur profession à se déplacer même par cette chaleur torride. Mais Luigi Alfredo Ricciardi n'était pas un employé, pas même un avocat, bien qu'il ait étudié le droit. Il était commissaire de la Sûreté publique et se dirigeait, de bonne heure comme il en avait l'habitude, vers son bureau au commissariat.

Sur son trajet cependant, quelqu'un l'attendait. Quelqu'un dont le corps avait été emmené par deux fossoyeurs communaux, sous les yeux accablés d'une petite foule habituée malheureusement aux accidents de ce genre : un enfant renversé par un tramway. Cela arrivait souvent, hélas ; des orphelins qui se disputaient un morceau de pain dur, un *scugnizzo* qui poursuivait une balle faite de bouts de chiffon, un bambin qui échappait à la surveillance de sa mère. Ou un de ces nombreux resquilleurs qui n'hésitaient pas à voyager en équilibre sur les marchepieds du tramway et qui, quelquefois, lâchaient prise et finissaient écrasés sous les roues de la machine.

C'est exactement ce qui était arrivé au gamin qui attendait Ricciardi à quelques centimètres de l'endroit où il était mort. Les yeux douloureux du commissaire reçurent, sans qu'il la regarde, l'image d'un visage intact, d'une tête rasée pour se préserver des parasites, les épaules couvertes d'une chemise trop grande, les bras tranchés jusqu'aux coudes. De sa bouche noircie sortait un flot de sang accompagné de paroles marmonnées mais très claires : *cado, cado, nun 'o tengo cchiú*, je tombe, je tombe, j'peux plus m'tenir. Un support insuffisant, la force des bras venant à manquer. Le buste coupé en deux flottait dans l'air et disait à Ricciardi que le pauvre gamin n'était pas mort sur le coup et qu'aucune souffrance ne lui avait été épargnée.

L'estomac serré, Ricciardi se mit à courir en portant un mouchoir à sa bouche. Mon Dieu, c'était insupportable. Un vieux mendiant, à demi endormi à l'ombre d'un immeuble, leva ses yeux chassieux au bruit des pas rapides du commissaire et l'observa avec une curiosité malveillante ; quelque chose dans cet homme jeune qui passait en courant lui fit peur, et il se recula vers le mur. Certains parviennent à la lire sur mon visage, ma malédiction, pensa Ricciardi.

En cette période, il souffrait plus profondément que d'habitude. Il avait même dû faire son deuil des moments de douceur qui consistaient à regarder Enrica par la fenêtre. Elle avait disparu, et les images fugaces qui lui apparaissaient derrière les vitres de l'appartement étaient celles de ses proches. Il ne la blâmait pas, et il était content pour elle. Qu'est-ce qu'un homme comme lui aurait pu lui apporter ? Peut-être avait-elle rencontré quelqu'un, ou avait-elle simplement décidé de ne plus s'offrir à la vue d'un homme qui n'avait pas le courage de se déclarer. Si tu savais, si tu savais mon amour, quel enfer je porte en mon cœur et combien j'aimerais être près de toi comme un homme ordinaire, t'aimer, te sourire, t'embrasser et faire l'amour avec toi ma vie durant. Si tu savais combien j'aimerais être normal, avoir les pensées et les soucis de tout le monde, et ne pas voir le corps brisé d'un enfant qui m'éclabousse de son sang au coin d'une rue.

L'absence de la jeune fille anéantissait totalement Ricciardi ; c'était pire que ce qu'il avait pu imaginer. Même Rosa, qui jusqu'à Pâques l'avait présentée comme une connaissance récente qu'on pourrait inviter, avait cessé de lui parler d'elle. Ricciardi avait été tenté de lui demander pourquoi, mais Rosa elle-même lui donnait toujours plus de soucis.

Elle n'allait pas bien. Plusieurs fois, il l'avait surprise s'accrochant à un meuble, en proie à un vertige qu'elle ne voulait pas reconnaître, ou à serrer et ouvrir la main droite comme si elle s'ankylosait. Parfois elle s'asseyait et ne bougeait plus, même lorsqu'il pénétrait dans la pièce, ce qui n'était pas dans ses habitudes. Les objets, même légers, telle une fourchette, lui échappaient, et parfois elle s'arrêtait au milieu d'une phrase, car elle avait perdu le fil de ses idées. Il avait essayé de la convaincre de se faire examiner par Bruno Modo – médecin à l'hôpital dei Pellegrini, où il faisait office de légiste, une des rares personnes que Ricciardi considérait comme un ami intime –, mais elle s'y était refusée avec une

véhémence propre à décourager toute tentative ultérieure. Il n'en est pas question, avait-elle dit. Pensez plutôt à vous qui êtes sans cesse plus maigre et plus pâle. Asseyez-vous là, et tâchez de terminer votre assiette.

L'idée qu'un jour il perdrait Rosa ne lui était jamais venue à l'esprit. Autant qu'il s'en souvienne, et certainement même avant, elle avait été la première femme à se tenir constamment à ses côtés. Beaucoup plus que sa mère, souvent malade et morte prématurément. Et il ne pouvait pas imaginer ne plus entendre les jérémiades, les soucis, les doléances et les reproches de la vieille tata sur la vie désordonnée qu'il menait et la solitude qu'il s'imposait et qu'elle jugeait absurdes. Mais, si elle ne voulait pas consulter, il n'y avait pas moyen de l'y obliger.

La veille, Rosa lui avait dit qu'elle avait fait appeler sa nièce Nelide pour qu'elle vienne l'aider, comme il le lui avait souvent suggéré. Il avait au moins obtenu cela. Peut-être qu'avec un peu de repos, elle allait se rétablir et que tout rentrerait dans l'ordre.

Malgré l'heure matinale, la température était insoutenable. D'une fenêtre ouverte parvint le chant modulé d'une belle voix féminine. D'un coup, ses pensées allèrent à Livia qui avait été cantatrice et qui parfois le suppliait de l'accompagner au théâtre. Il ne détestait pas sortir avec elle : ces soirées avaient au moins l'avantage de le distraire de son travail, de ses préoccupations pour Rosa et, surtout, de l'absence d'Enrica.

Concernant Livia, il savait qu'il ne lui était pas indifférent. Elle le lui avait d'ailleurs avoué. Et Ricciardi se demandait pourquoi elle avait jeté son dévolu sur lui, alors que tant d'hommes se pressaient pour lui faire la cour, attirés par sa richesse et son extraordinaire beauté. Peut-être, se disait-il en abordant la dernière partie de son trajet, que c'était justement son absence de galanterie qui l'attirait, un trait de caractère qui devait constituer pour elle un élément de curiosité.

D'autre part, les conventions avec Livia étaient claires : entretenir une amitié en se rendant ensemble au théâtre ou au cinématographe. Pas de sortie mondaine, pas de dîner, pas d'apéritif, aucune rencontre. Ils n'étaient pas fiancés et ne le seraient jamais. Ils partageaient quelques heures agréables, échangeaient leurs points de vue sur la représentation, bavardaient tandis qu'elle le raccompagnait chez lui en auto ; une soirée tous les quinze jours, c'était suffisant. Elle n'exigeait pas autre chose, il n'était d'ailleurs pas disposé à lui offrir plus. Le rituel était immuable : le chauffeur déposait au commissariat une enveloppe contenant les billets, la date et l'heure du spectacle ; s'il était d'accord, le jour venu, la voiture venait le prendre au bureau.

Il soupçonnait Rosa de ne pas aimer Livia, aussi évitait-il de lui en parler. Quant à lui, il acceptait sa séduction et ne pouvait pas nier qu'il était difficile de détacher son regard de ce corps splendide moulé dans les vêtements à la dernière mode, de ce visage parfait et de ces yeux brillants de gaieté ; il était très gratifiant d'entrer avec elle au théâtre, et de voir l'attention idolâtre des hommes et le regard des femmes pâles de jalousie se porter sur celle dont il était le chevalier servant. Mais s'il avait pu offrir son cœur à une femme, s'il n'avait pas porté en lui le germe de la folie, il aurait choisi la douce Enrica qui avait, à ses yeux, un charme incomparable.

Tandis que, malgré lui, son esprit le portait d'une femme à l'autre, il se retrouva à l'entrée du commissariat où l'attendait, dans l'ombre, la silhouette familière et imposante d'un brigadier en uniforme.

« Maione ? Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ?

– Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, commissaire ? dit-il en touchant de deux doigts la visière de son képi. Les vacances ont chamboulé les emplois du temps mais un peu de changement, par les temps qui courent, ça fait pas de mal. J'ai fait échange avec Cozzolino qu'est célibataire et qui compte

sur les vacances pour se dénicher une fiancée, bonne chance à lui avec sa tête accueillante comme une porte de prison. Mais ça tombe bien, parce qu'on vient de recevoir un appel du Policlinico. J'ai envoyé Camarda et Cesarano en éclaireurs ; je suis resté là pour vous attendre, je savais que vous arriveriez de bonne heure. Qu'est-ce que vous en dites, on y va ? »

6

Le Policlinico de l'Université royale se trouvait au centre d'un écheveau de ruelles. Il avait été construit sur l'emplacement d'un ancien monastère, et occupait un espace assez vaste.

Il surgissait à l'improviste, derrière une grille majestueuse, après un tournant serré qui, comme tous les autres, semblait mener à une innocente placette qui allait donner naissance à une autre petite rue, puis à une autre placette et ainsi de suite, à l'infini. Ricciardi pensait que la ville avait été tracée ainsi, au petit bonheur, une ruelle succédant à une autre ruelle, une place succédant à une autre place, au fur et à mesure qu'elle se développait et s'étirait de la mer vers les collines ; et tout à coup on se trouvait face à un de ces merveilleux *palazzi* de l'aristocratie, avec des massifs fleuris à l'intérieur d'une cour monumentale, et il voyait alors que rien n'avait été laissé complètement au hasard.

Devant la grille ils trouvèrent un petit attroupement silencieux tenu en respect par deux gardiens. La corpulence et l'uniforme de Maione incitèrent les curieux à s'écarter suffisamment pour les laisser passer. Le plus âgé des gardiens, un robuste moustachu boudiné dans une blouse de plusieurs tailles inférieure à celle qui lui aurait convenu, les salua et sans ajouter un mot leur fit signe de le suivre.

Ils parcoururent une allée arborée et plutôt fraîche. Massifs de fleurs bien entretenus, herbe récemment coupée. Ricciardi et Maione regardaient autour d'eux : l'hôpital était constitué de plusieurs pavillons d'égale hauteur, quatre étages d'origine, et un supplémentaire dû à des travaux de surélévation, le tout en bon état.

Des personnes étaient postées aux fenêtres, des hommes en blouse blanche, des infirmières avec leur coiffe. Il planait dans l'air cette ambiance caractéristique d'attente qui ne se brisa qu'à l'arrivée des policiers. C'était comme si leur irruption frappait les trois coups d'une représentation théâtrale, pour le plus grand plaisir des spectateurs.

À proximité d'un des pavillons, plusieurs personnes étaient rassemblées en cercle. Non loin de là, une automobile était stationnée, flambant neuve, de couleur noire et crème. Maione reconnut les policiers qu'il avait envoyés et en appela un.

« Cesara', nous voilà. Alors, qu'est-ce qu'on a ? »

L'homme s'approcha, le saluant d'un geste militaire.

« C'est quelqu'un qu'est tombé. De là-haut, il paraît. »

Il montra vaguement l'édifice. Maione soupira et dit, en singeant son subordonné :

« Quelqu'un qu'est tombé. De là-haut, il paraît. Toujours les rois de la précision, vous autres, hein ? Bon, ça va. Dis-moi plutôt à qui je dois m'adresser pour en savoir un peu plus. »

Ils s'approchèrent et comprirent aussitôt ce qui avait attiré les curieux réunis en cercle. Visage contre terre, le corps d'un homme plus tout jeune, à en juger par ce qui apparaissait de lui. Il ne portait pas de veste, le bas de sa chemise était déchiré et une de ses bretelles était tombée. Il avait perdu une chaussure, et sous une jambe relevée de son pantalon on pouvait voir un bas beige tenu par une jarretière noire. Ricciardi fit un signe de tête à Maione, et le brigadier demanda à Camarda, l'autre policier, de téléphoner tout de suite au commissariat

afin qu'on leur envoie le photographe et qu'on appelle le docteur Modo, s'il était en service à l'hôpital dei Pellegrini.

Deux infirmières, dont une en larmes, se tenaient près du corps, ainsi qu'un jardinier en bottes, un râteau à la main, un gardien vêtu comme celui qui les avait accompagnés jusque-là, et un dernier homme en blouse blanche. Maione leur demanda de reculer et fit avec eux quelques pas en arrière : il savait que, lors de la première descente sur les lieux d'un accident, Ricciardi voulait rester seul quelques instants.

Le commissaire constata que la position du cadavre était compatible avec une chute, probablement depuis la hauteur maximale du bâtiment : au dernier étage, une fenêtre était ouverte qui se situait à au moins vingt mètres du sol. L'homme avait même dû prendre un peu d'élan, parce qu'il avait dépassé les buissons qui bordaient l'allée longeant le mur de l'édifice. Il s'était lancé seul ou on l'avait peut-être aidé. Le commissaire réfléchit un instant puis se retourna brusquement.

En retrait du cadavre qui en était à l'origine, Ricciardi reconnut l'image du mort, debout dans l'ombre clairsemée des arbres plantés sur l'autre bord de l'allée. Son tronc n'était plus dans l'alignement de son bassin, comme si le corps avait été coupé en deux ; on avait la même impression en examinant le visage le long d'un axe vertical, parce qu'une moitié de la tête était pratiquement intacte, tandis que l'autre avait été écrasée par l'impact au sol. Le commissaire anticipa l'examen du médecin légiste, notant la fracture de la colonne vertébrale et celle du crâne. Sur le front apparaissait une large blessure, d'où jaillissait une fontaine de sang rouge vif qui inondait la partie droite du visage, déformée : la pommette était enfoncée, et un trou noir occupait la place de la bouche. De l'œil, aucune trace. La partie gauche, au contraire, offrait presque une expression attendrie, rêveuse : la paupière entrouverte, les lèvres figées dans un demi-sourire. L'incongruité de l'ensemble produisait un effet effrayant.

Ricciardi réalisa que la tête était posée sur le sol sur le côté droit ; cette position était due à la dynamique de la chute. Il reporta son attention sur l'image pour percevoir une blessure supplémentaire de l'homme. Le cadavre murmurait doucement : *Sisinella e l'amore, l'amore e Sisinella*, Sisinella et l'amour, l'amour et Sisinella. Une dernière pensée absurde au terme de la chute et à l'instant de la mort. Le commissaire se passa une main sur son visage couvert de sueur et malgré la chaleur ne réussit pas à maîtriser un frisson.

Il retourna auprès de Maione qui entre-temps avait recueilli l'identité des personnes entourant le cadavre. Le brigadier fit les présentations :

« Voici le commissaire Ricciardi, de la Sûreté publique, et moi, je suis le brigadier Maione. »

L'homme au râteau se mit au garde-à-vous, tenant son outil à la manière d'un fusil.

« Caporal Pollio Vitale, monsieur le commissaire. À vos ordres.

– Repos, caporal ! répliqua Maione, amusé. Une histoire de fou, ce bougre se croit au front ! Le signor Pollio, ici présent, est un jardinier. C'est lui qui a trouvé le corps. »

Pollio présenta au brigadier un regard confus.

« Excusez-moi, brigadier, mais quand on a été soldat, on le reste un peu toute sa vie. J'ai fait la guerre, vous savez, et le front il vous reste collé à la peau. Oui, j'étais en train d'arranger les massifs là, au fond. J'ai d'abord cru à un tas de chiffons. J'ai pensé : qu'est-ce qu'ils font au milieu de l'allée, ces vêtements sales ? Alors je me suis approché avec mon râteau, comme ça, pour voir s'il y avait quelque chose à récupérer. Et puis j'ai compris que c'était un cadavre. Vous savez, commissaire, moi, au front, je sortais des tranchées pour les ramasser, les cadavres, alors j'en ai vu des tonnes. Je me rappelle qu'une fois, après une attaque des Autrichiens, à...

– Ça va, Pollio, intervint sèchement Maione, on a compris. Et quand vous avez réalisé que ça n'était pas un tas de vêtements sales, qu'est-ce que vous avez fait ?

– Excusez, brigadier, dit le jardinier en clignant des yeux. J'ai tout de suite appelé le gardien, le signor Gustavo, là. Et on a touché à rien. »

Ricciardi se tourna vers l'homme à la blouse, un type sec qui regardait sans cesse autour de lui, comme s'il craignait l'arrivée des troupes ennemies évoquées par Pollio.

« Et vous êtes intervenu, signor... »

– Scuotto Gustavo, pour vous servir, commissaire. Je suis sorti et j'ai vu... j'ai compris ce qui s'était passé. Alors je suis allé chercher quelqu'un dans l'hôpital. Mais j'ai touché à rien, moi non plus, pensez donc. J'ai cru que peut-être... on pouvait encore faire quelque chose.

– Qui avez-vous appelé ? » demanda Ricciardi.

L'infirmière la plus âgée s'avança, une femme corpulente sur la quarantaine, l'air expéditif.

« C'est moi qu'il a appelée. Coppola Ada, commissaire, infirmière en chef. On m'appelle toujours pour un oui pour un non, logique que cette fois on m'ait encore appelée. »

Elle lança un regard de travers au gardien qui baissa les yeux.

Une femme énergique, pensa Ricciardi.

« Et vous, qu'est-ce que vous avez fait, signora ? »

La signora Coppola croisa ses bras musclés sous sa généreuse poitrine.

« Je suis descendue, j'ai vu cette horreur et j'ai compris qu'il n'y avait plus rien à faire, et ça depuis un bon bout de temps. Alors, j'ai prévenu là-haut.

– Qu'est-ce que ça veut dire, depuis un bon bout de temps ? intervint Maione. Qui avez-vous prévenu, là-haut ? Et là-haut, où ? »

La femme l'affronta, acerbe :

« Vous ne voyez pas qu'il ne respire plus et que le sang est sec ? Je suis allée là d'où il est tombé, de son bureau, au quatrième étage.

– De son bureau ? Vous le connaissez donc. »

La plus jeune des deux infirmières, qui n'avait pas cessé de pleurer, se mit à sangloter si fort qu'elle s'attira un rappel à l'ordre muet de la part de la signora Coppola, qui dit alors à Ricciardi :

« Excusez-la, commissaire, ma collègue est très émotive. Elle a encore besoin de s'endurcir. »

L'autre réagit entre deux larmes :

« Je ne vois pas le rapport. C'est une chose de s'occuper d'un malade couché dans son lit, et une autre... cette chose-là. Je m'appelle Maria Rosaria Zupo, commissaire. Je suis... j'étais l'infirmière attachée au professeur. Maintenant, je ne sais plus à qui je suis attachée. »

L'homme à la blouse blanche intervint avec un sourire triste. Il avait les traits fins, les cheveux gominés, une petite moustache fine et n'était plus très jeune.

« Ne vous inquiétez pas, Zupo, on trouvera toujours du travail à vous donner. Bonjour, commissaire, je me présente : le docteur Renato Rispoli, le premier assistant de la chaire de gynécologie de cette université. Je suis arrivé de bonne heure, il faisait encore nuit, et, vous pouvez me croire, je n'ai pas vu ce qui s'était passé, je suis entré directement du côté de mon service. »

Ricciardi fit un signe de tête.

« Vous savez qui est le mort ? »

Rispoli porta son regard sur le tas de chiffons et d'os qui gisait à terre.

« Bien sûr, commissaire. C'est, c'était le professeur Tullio Iovine del Castello, le titulaire de la chaire de gynécologie. »

7

Ricciardi décida d'attendre l'arrivée du médecin légiste avant de commencer à passer en revue l'étage supérieur et la pièce d'où il paraissait probable que le professeur soit tombé. Il chargea Maione d'y envoyer Camarda, afin d'éviter qu'à cause d'allées et venues des indices disparaissent. Puis le brigadier congédia les infirmières et le gardien qui avaient dit tout ce qu'ils savaient.

Le photographe arriva et commença sa chorégraphie autour du corps. Pollio, le jardinier, observait les flashes au magnésium et le changement rapide des ampoules et des pellicules avec une extase de gamin visitant un parc d'attractions.

« Pollio, retournez à votre travail, si le commissaire le permet », lui dit aimablement Rispoli.

Ricciardi acquiesça et l'homme s'éloigna en exécutant un salut militaire comique.

« Ce sont de braves gens, commenta le médecin, Pollio, le gardien, les infirmières. Ils sont tous les jours en contact avec la maladie et avec la mort, mais la signora Zupo n'a pas tort : aujourd'hui, c'est une autre affaire. »

Ricciardi attendit que la réflexion de Rispoli fasse son chemin et demanda :

« Et vous, dottore, que croyez-vous qu'il se soit passé ? Il s'est jeté par la fenêtre ? C'est un accident ? Ou pensez-vous qu'il a été poussé ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, commissaire. Nous travaillions ensemble depuis longtemps, mais nous n'étions pas intimes au point de... En fait, à supposer qu'il ait eu quelque raison d'accomplir un geste pareil, il ne se serait jamais confié à moi.

– L'avez-vous trouvé différent ces derniers jours ? Je ne sais pas, était-il silencieux, triste... paraissait-il inquiet ?

– Non, commissaire, dit Rispoli après un temps de réflexion, je ne vois rien en particulier. Tullio était un excellent professionnel, une sommité. Il avait la responsabilité pédagogique d'une des chaires les plus illustres d'une université considérée comme d'avant-garde en Italie et dans le monde entier. Ses publications, les recherches qu'il dirigeait, constituent une référence en la matière. C'était un homme accompli, à tous points de vue. »

Ricciardi hocha la tête, pensif. Il se tenait les mains dans les poches, les yeux fixés sur ceux de son interlocuteur. Dans son dos, l'image du cadavre continuait à murmurer sans cesse son amour pour une certaine Sisinella.

« Il avait une famille, j'imagine. »

Rispoli acquiesça d'un air gêné, comme s'il venait subitement de se rappeler quelque chose d'important.

« Bien sûr, une femme et un enfant. Il faudra les avertir.

– C'est étrange qu'il se soit trouvé là de si bonne heure ?

– Non, commissaire. Il lui arrivait de rester à l'hôpital jusque tard le soir, ou d'arriver aux premières heures du jour. Notre métier ne connaît pas les horaires, car certaines patientes doivent être suivies de près. Les femmes, vous savez, sont par nature imprévisibles : même dans le domaine médical. Il est possible qu'il ait passé la nuit à l'hôpital, cela lui arrivait souvent. »

Désormais, ça ne lui arrivera plus, pensa Ricciardi. La Chose, l'abominable phénomène qui lui gâchait l'existence, était une ennemie sournoise. Elle le conduisait sur des chemins tortueux ou dans des impasses, et lui dictait des pensées trompeuses qui la plupart du temps n'avaient rien à voir avec le motif de la mort, ni avec le moment auquel elle était survenue. La pensée de Tullio Iovine del Castello était une pensée d'amour. Par amour on se tue, par amour on est tué. Il avait peut-être simplement glissé sur le rebord de la fenêtre, en se penchant pour admirer avec extase la première étoile du matin.

Le commissaire se tourna à nouveau vers Rispoli :

« Soyez aimable de faire parvenir au brigadier Maione les informations qui nous seront utiles. Adresse, état civil du professeur, états de service à l'université. Nous nous chargeons de prévenir la famille. »

Lorsque Rispoli se fut éloigné, le docteur Modo fit son apparition au bout de l'allée, tout essoufflé. Ses cheveux blancs trop longs s'échappaient de son chapeau, et sa cravate dénouée laissait s'envoler les pointes du col de sa chemise.

« Ah, vous voilà, dit-il haletant, soulagé de les voir. Cette fois, j'étais vraiment inquiet, vous allez bien ? »

Ricciardi et Maione se regardèrent, perplexes.

« Bonjour, dotto', dit Maione. Et pourquoi devrions-nous aller mal, s'il vous plaît ?

– Parce que vos policiers travaillent n'importe comment, voilà pourquoi ! Le standard de l'hôpital reçoit un appel de la police, une infirmière m'appelle, je n'avais même pas encore enfilé ma blouse, et me dit : dottore Modo, vous devez courir immédiatement au Policlinico de l'université, parce que le commissaire Ricciardi et le brigadier Maione vous y attendent. Ils ont besoin de vous, c'est urgent.

– Exact, confirma Maione. Et où sommes-nous ? Au Policlinico, en effet. »

Modo le regardait, ébahi.

« Et il ne vous est pas venu à l'esprit, qu'en étant apostrophé de la sorte, un pauvre bougre puisse penser que vous avez été victimes d'un accident ? Ce qui serait peut-être une bonne chose, car vous arrêteriez de m'appeler à tout bout de champ. Et puis j'arrive ici, je demande dans quel service vous êtes, et on me dit : au pavillon de gynécologie. Alors là, je dois avouer que je ne comprends plus rien. »

Ricciardi fit une grimace.

« Bruno, comment fais-tu pour plaisanter de si bon matin, et par cette chaleur ? Nous sommes ici pour le travail, comme toi d'ailleurs.

– La chaleur, j'en souffre bien plus que toi, dit Modo en s'épongeant le front. Regarde-toi, impeccable comme d'habitude. Ma parole, tu tiens du reptile, froid comme la glace. Tu ne transpires jamais. Celui qui transpire, il a du sang, par conséquent un cœur, ce qui n'est pas ton cas, toi qui me fais courir dans tous les sens à des heures impossibles. Alors, on a quoi ce matin ? »

Maione fit un signe en s'approchant du corps qui gisait à terre. Le photographe avait terminé et rangeait son matériel dans son sac. Le médecin s'accroupit et commença son examen. Une fois de plus, en le voyant au travail, Ricciardi apprécia la délicatesse et le respect avec lesquels il accomplissait sa mission : comme si ces pauvres restes, écrasés au sol, étaient un corps en vie et digne de toutes les attentions.

Tout à coup Modo se retourna, manifestement troublé : il avait tourné la tête du cadavre et l'avait positionnée en pleine lumière.

« Mais... c'est Iovine, le chef de service.

– Oui, dit Ricciardi, c'est ce qu'on nous a dit. Tu le connaissais ?

– Mais bien sûr, que je le connaissais. Nous avons presque le même âge, je crois qu'il avait un ou deux ans de plus que moi. »

Maione fit un commentaire à voix basse :

« Mince alors, il faisait plus jeune. »

Modo lui lança un regard incendiaire.

« Pensez donc à vous, brigadier, ce ventre va vous mener droit à la tombe. Nous avons été étudiants dans les mêmes années et il nous est arrivé de nous croiser par la suite, à l'occasion de quelques consultations qu'il est venu faire à mon hôpital. On se saluait, mais aucun rapport personnel. C'était un... en somme, il me faisait penser à un ambassadeur, un monsieur je-sais-tout. Je n'ai jamais eu envie de me lier d'amitié avec lui. Le pauvre, pourtant. Finir comme ça ! »

Il continua l'examen pendant quelques minutes, et se releva en se nettoyant les mains dans son mouchoir. Ricciardi s'approcha de lui.

« Alors, Bruno ? Qu'est-ce que tu en dis ? »

Modo repoussa son chapeau en arrière, d'un geste qui lui était familier, et se gratta le front.

« Bah, ça me semble clair. Il est tombé d'en haut, d'assez haut. Je dirais du dernier étage, si ce n'est du toit, car il est en miettes. Il s'est brisé la colonne vertébrale, en un ou deux endroits, tu vois que le bassin n'est plus dans le même axe. Il est tombé sur la tête, mort sur le coup. Il y a quelque chose qui me laisse perplexe, cependant : il a un ongle cassé. Les chirurgiens prennent très grand soin de leurs mains, et en effet elles sont impeccables. Pourtant, il a un ongle brisé au quatrième doigt de la main droite. Je vais voir ça de plus près, je te dirai après l'examen au microscope : j'ai l'impression qu'il a cherché à s'accrocher à quelque chose. Est-ce qu'il est tombé tout seul, ou est-ce qu'on l'a poussé ?

– On ne sait pas encore, j'ai préféré t'attendre avant de monter là-haut pour chercher quelques indices, un mot d'adieu ou des traces de lutte. Tu peux me dire, grosso modo, à quelle heure l'accident a pu se produire ? »

Modo passa les pouces dans la ceinture de son pantalon. Il

ressemblait à quelqu'un en train de se demander s'il allait ou non faire une promenade en barque.

« Ben, il fait chaud. Très chaud. Et il a fait chaud toute la nuit. Difficile de déterminer le moment précis, mais je dirais, pas plus tard que minuit.

– Pas ce matin, alors ?

– Les traces d'ecchymose sur le ventre ne mentent pas. Ça a dû se passer tard dans la soirée. »

Ricciardi se demanda comment il était possible qu'un homme qui n'était pas rentré chez lui, qui était tombé d'une fenêtre sur une allée d'hôpital, n'ait suscité aucune réaction, ni dans sa famille, ni sur son lieu de travail.

Il se tourna à nouveau vers Modo :

« Je t'en prie, Bruno, tâche de faire rapidement l'autopsie.

– Nous y voilà, soupira le médecin. Jamais un truc pépère avec toi et ton brigadier. C'est bon, je te tiendrai au courant. »

Il allait partir, mais Ricciardi le retint : « Une autre chose, Bruno, mais personnelle cette fois. Rosa, ma tante, tu sais... depuis quelque temps, elle a des petits malaises. Elle oublie des choses, elle a du mal à tenir les objets.

– Elle ne tient pas bien les objets ? Et toujours de la même main ?

– Je ne sais pas, il me semble que oui.

– Elle a des vertiges ?

– Quelquefois, elle s'assied brusquement, dit Ricciardi en essayant de se souvenir. Elle ne dit pas grand-chose, elle ne veut pas que je m'inquiète et elle refuse de se faire examiner.

– Quel âge a-t-elle ?

– Elle vient d'avoir soixante-douze ans. Si tu pouvais faire un saut à la maison, un soir... en faisant semblant de venir pour moi, et la regarder, je t'en serais reconnaissant. Tu sais, je n'ai confiance qu'en toi.

– C'est bien ça mon problème, hélas. D'accord, je te préviens dès que j'ai une soirée libre. À vue de nez, je dirais

que ta Rosa a des problèmes de circulation. Ce ne sont pas des choses à prendre à la légère, surtout à son âge. Et s'occuper de toi, ça ne doit pas être de tout repos, la pauvre dame. Maintenant que tu t'es mis à avoir une vie sociale... »

Modo faisait allusion à une rencontre imprévue au cinématographe, un jour que Ricciardi et Livia l'avaient retrouvé dans la rangée derrière la leur, une légère grimace sur les lèvres.

Embarrassé, le commissaire haussa les épaules.

« Quelle vie sociale ? J'ai juste dû tenir une promesse... une sorte de pari perdu.

– Dis-moi quel tripot t'oblige à t'exhiber avec une dame pareille lorsque tu perds, parce que je cours y abandonner tout mon salaire. La veuve Vezzi est d'une beauté... et ce soir-là, à ton bras, elle était radieuse. Tu étais l'homme le plus envié de tout le cinématographe, y compris des acteurs sur l'écran en train d'embrasser de jolies poulettes.

– C'est bon, trancha immédiatement Ricciardi, j'ai compris, revenons à notre travail. Les croque-morts vont arriver, je te fais porter le corps aux Pellegrini ; et n'oublie pas, je t'attends à la maison pour examiner Rosa. »

Et s'adressant à Maione : « Viens, Raffaele, allons jeter un coup d'œil là-haut. »

Le brigadier poussa un soupir :

« À vos ordres, commissaire. Le docteur a tout à fait raison : avec mon ventre et cette chaleur, c'est l'idéal pour grimper quatre étages. »